Document generated on 04/17/2024 3:25 p.m.

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

CAP-AUX-DIAMANTS

Hôtel Roberval : tout le monde descend!

André Lortie

Number 33, Spring 1993

Ah! Les belles vacances!

URI: https://id.erudit.org/iderudit/8368ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lortie, A. (1993). Hôtel Roberval : tout le monde descend! *Cap-aux-Diamants*, (33), 54–57.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Hôtel Roberval : tout le monde descend !

Inauguré en 1888, l'hôtel Roberval ouvre aux touristes le royaume de la ouananiche. La clientèle, formée surtout d'Américains, y trouve le confort moderne dans une nature encore sauvage.

par André Lortie

LA PROVERBIALE MAGNIFICENCE DU LAC SAINT-JEAN ne date pas d'hier. On a tôt remarqué sa beauté particulière dès l'ouverture de la région aux colonisateurs. Ainsi, le journaliste et pamphlétaire Arthur Buies avait prédit dans ses récits de voyages, vers 1876, «qu'on verrait avant peu sur les rives du lac Saint-Jean, élégants hôtels, équipages princiers, chapeaux de soie luisant au soleil et chignons défiant les nues». Douze années plus tard, sa prophétie se réalisait. L'hôtel Roberval, un luxueux établissement aux allures de château s'élevait sur les rives du lac.

«L'Hôtel Roberval vers 1895». Construit en 1888, ce château de bois servira de tête de ligne ferroviaire du chemin de fer Québec — Saguenay — Lac Saint-Jean. Le bâtiment à tourelles de bois dans l'esprit «Queen Anne» sera réalisé en deux étapes. Photo de Jules-Ernest Livernois. (Coll. privée).

Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, le Saguenay et le Lac-Saint-Jean sont de nouveaux territoires ouverts à la colonisation et au développement économique. L'exploitation d'importantes concessions forestières et de moulins à scie, facilitée par la construction d'un chemin de fer et la navigation maritime, attire graduellement non seulement les colonisateurs du Royaume mais aussi des visiteurs.

Un entrepreneur américain de Pennsylvanie, Horace Jansen Beemer, joua à cette époque un rôle de premier plan dans la colonisation du Lac-Saint-Jean. Beemer, un contracteur qui travaille dans le domaine ferroviaire, complète en 1888 la ligne de chemin de fer qui relie Québec à Roberval, en passant par le lac Édouard et Chambord, soit un tracé de près de 260 kilomètres. Le trafic des marchandises et des visiteurs peut, dès lors, connaître un essor appréciable.

La nature sauvage d'un coin de pays à peine exploré attire ainsi les vacanciers, Américains et Européens pour la plupart, en mal d'exotisme. Le lac Saint-Jean, une mer intérieure d'une beauté maintes fois décrite en termes lyriques, n'a pas encore subi les outrages de l'industrialisation et du peuplement. Le lac regorge de poissons, les charmes de la nature environnante sont indéniables et le dépaysement est garanti.

Un projet d'envergure

Beemer inaugure l'hôtel Roberval le 10 août 1888. Il s'agit d'un important maillon de son «réseau touristique» qui comprend d'autres établissements situés le long des lignes ferroviaires (au lac Édouard, au lac Saint-Joseph), des bateaux à vapeur, des droits de chasse et pêche, une pisciculture... «Mais ce qui est sans doute fort

important, écrivent Camil Girard et Normand Perron, dans leur *Histoire du Saguenay—Lac-Saint-Jean*, c'est que Beemer sait admirablement bien vendre la région à l'étranger».

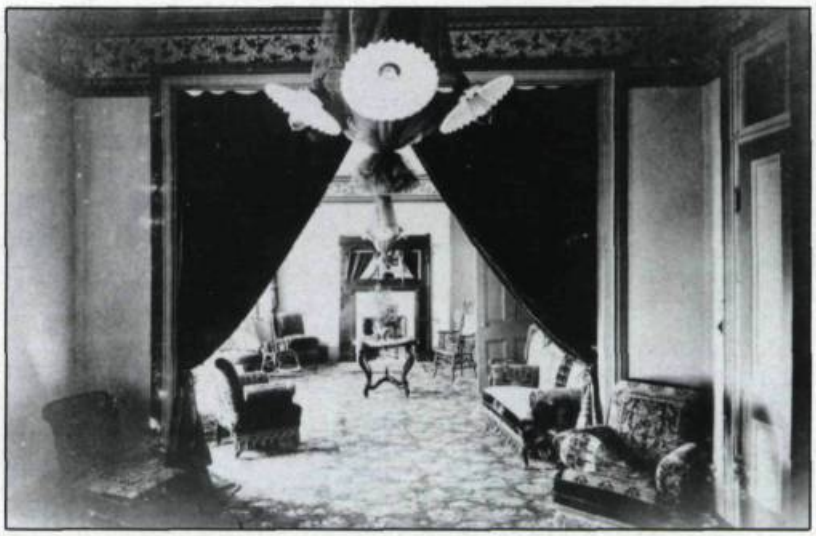
Il n'a ménagé ni les efforts ni les sous pour amener les touristes à l'hôtel Roberval. Il fait d'abord construire cette première bâtisse de 150 pieds sur 75 pieds, à trois étages, flanquée de larges galeries et surmontée de trois tourelles, complétée en 1891 par l'ajout de deux ailes se prolongeant à angle droit vers l'arrière pour former un immense E de 180 pieds de façade et 100 pieds de côté. Pourvu d'un aqueduc, et d'eau dans toutes les chambres, «le Roberval défiait alors la compétition des plus grands hôtels d'été du continent», soutient l'auteur Rossel Viens dans son *Histoire de Roberval*. Une fois les aménagements complétés, l'hôtel comprend 257 chambres meublées et l'on y trouve tout ce que l'époque pouvait offrir de confort: menus recherchés, salle de danse, salle de billard, allées de quilles, bar, bureau de poste et de télégraphie.

Le propriétaire fait même appel à la plume d'Arthur Buies pour vanter les mérites de la région. Buies rédige, en 1890, pour le compte de la Compagnie du chemin de fer de Québec et du Lac-Saint-Jean, dont Beemer est actionnaire, un guide décrivant aux colons la fertilité des terres cultivables, les avantages offerts aux industriels et les projets d'expansion de la compagnie. On y souligne également les projets d'agrandissement de l'hôtel! Et pour rejoindre encore mieux ses compatriotes, l'Américain emploie un gérant qui dirige des bureaux à New York et à Boston pour la promotion de l'hôtel et les réservations.

La ouananiche

La principale attraction de l'endroit, c'est bien sûr la pêche à la ouananiche. La capture de ce saumon d'eau douce représente un argument publicitaire majeur pour Beemer. Dans les annonces publiées dans les journaux américains, on décrit ainsi le site: «Home of the leaping ouananiche», «Wildest scenery and greatest fishing in the world», «Sportsman's Paradise». La ouananiche se pêche en abondance à Roberval, semble-t-il, mais c'est dans le secteur de la Grande Décharge, près d'Alma, que les prises sont les plus belles et les plus nombreuses.

Beemer y aménagea rapidement un second hôtel d'une trentaine de chambres, le Island House. Les touristes passaient d'abord par l'hôtel Roberval avant de s'y rendre par bateau à vapeur. Le *Undine* d'abord et le *Mistassini* par la suite, un bateau de 145 pieds propriété de Beemer, faisaient régulièrement la navette entre les deux hôtels pendant la saison touristique qui débutait au printemps pour se terminer à l'automne.



«Salon, salle à manger et chambre à coucher à l'Hôtel Roberval en 1895». Photos de Jules-Ernest Livernois. (Coll. Livernois. Archives nationales du Québec à Québec).

Mais les ressources du lac ne suffisaient peut-être pas aux pêcheurs, ou alors Beemer était un homme très prévoyant. Ainsi, «pour assurer la survie de ce poisson fragile qui se reproduit difficilement, écrivent Girard et Perron, Beemer ne ménage rien et va jusqu'à aménager, en 1897,

une pisciculture». Une lettre du responsable de cet élevage de poissons, datée de l'année suivante, fait d'ailleurs mention de l'ensemencement dans le lac Saint-Jean de dizaine de milliers de ouananiches, de saumons et de truites!

de la Petite et de la Grande Décharge qui se jettent dans la rivière Saguenay.

Plusieurs dignitaires ont séjourné à l'hôtel Roberval. Les gouverneurs généraux du Canada, le

«L'Hôtel Roberval vers 1895». Aux grands hôtels de villégiature, les nombreuses ouvertures et les longues vérandas permettent la contemplation des paysages. Plusieurs citoyens de la région trouveront un emploi dans cette industrie comme domestiques, cuisiniers, serveurs, jardiniers et charretiers. Photo de Jules-Ernest Livernois. Carte postale de l'éditeur Pruneau et Kirouac, vers 1905. (Coll. privée).

«Island House, Hôtel Roberval en 1895». Pour permettre aux touristes de profiter davantage de la solitude et des plaisirs de la pêche, le propriétaire de l'Hôtel Roberval construit un camp isolé, accessible seulement par bateau. Les pêcheurs à la ouananiche en feront leur quartier général. Photo de Jules-Ernest Livernois. (Coll. Livernois. Archives nationales du Québec à Québec).

Baron Stanley de Preston en 1888 et Lord Minto en 1902, y sont passés. Tout comme le prince russe Grégoire Galitzin et nombre de bourgeois ou d'hommes d'affaires américains, canadiens-anglais ou canadiens-français tels les Price, Dubuc et tutti quanti. Le photographe Jules-Ernest Livernois a aussi laissé sa signature dans les registres.

Visiteurs et vie de château

Les clients de l'hôtel Roberval venaient surtout des États du nord-est américain mais aussi d'Angleterre, de France, d'Écosse et des autres provinces canadiennes, comme l'indique un relevé des visiteurs de la saison 1895. L'hôtel possède tout le confort voulu et on y offre en plus des excursions en canot d'écorce, des contacts avec la population autochtone (la réserve de Pointe-Bleue — Mashteuiatsh — est voisine), des expéditions vers Val-Jalbert. On pratique également, à l'embouchure du lac, la descente des rapides

Il est difficile de spéculer ou de trouver des indices quant à la réputation gastronomique de l'établissement à une époque où il y avait peu de critiques dans les journaux. La gestion d'un tel hôtel sur un site aussi éloigné — songeons seulement aux difficultés d'approvisionnement — devait certes causer des ennuis. On retrouve bien dans le fonds d'archives de l'hôtel des lettres d'embauche et de référence pour les chefs cuisiniers, mais rien concernant leurs performances à la cuisine. Toutefois, l'examen de la liste des alcools disponibles est étonnante: champagnes Mumm's, xérès de Madère, portos Sandeman, vins de Bourgogne et de Bordeaux y figurent.

L'hôtel Roberval a finalement été ouvert jusqu'en 1908, année où il fut détruit par un incendie. Selon les recherches de Rossel Viens, Beemer avait effectué, deux ans plus tôt, une «nouvelle toilette» à l'hôtel et, peu avant le feu, «on venait de jeter les bases d'une nouvelle société pour l'administration». Le 31 juillet, ajoute Viens, «le feu se déclara à la cuisine, à moins que ce ne

fut ailleurs, et, activé par un fort vent d'Ouest, il emporta tout l'édifice. On ne réussit qu'à sauver quelques riches pièces d'ameublement». Beemer ne reconstruisit pas.

Mener de front d'aussi diverses activités semble avoir parfois causé des tracas à H.J. Beemer. En font foi des demandes d'aide gouvernementale, des réclamations multiples pour factures non acquittées qui lui sont adressées, des lettres qui soulignent l'irrégularité de la fréquentation touristique... Ses engagements dans d'autres sphères d'activité — exploitation forestière, hydro-électricité, navigation — ont peut-être contribué à ses difficultés financières. Les coûts liés à l'exploitation de l'hôtel ont donc pu dépasser ses capacités de payer.

Beemer, qui a vécu à Montréal et à Québec, s'exila par la suite à Londres et y mourut en 1912. Sa veuve, d'origine québécoise, Claire-Éveline Dufresne, ne lui avait pas laissé de descendance. Cet Américain a toutefois marqué notre imaginaire collectif avec son hôtel Roberval. Ainsi, la dramaturgie québécoise en a fait une toile de fond dans le drame Les Feluettes de Michel-Marc Bouchard, un auteur originaire du Lac-Saint-Jean.

«Sur la galerie à l'Hôtel Roberval en 1895». Photo de Jules-Ernest Livernois. (Coll. privée).

L'examen exhaustif du fonds de l'hôtel Roberval conservé aux Archives nationales du Québec à Chicoutimi n'est pas terminé et devrait apporter encore beaucoup d'eau au moulin des chercheurs. ♦

André Lortie est recherchiste à Radio-Québec.

Nous commençons là où l'histoire arrête.

L'histoire nous livre ses mémoires, ses drames et ses épopées.
Elle fixe à jamais des noms, des lieux, des époques.
Notre travail commence là où doivent revivre ces pages qu'elle a tournées, ces gestes arrêtés par le temps...
Pour que l'histoire continue.

GIDesign

7460, boul. Wilfrid-Hamel - Sainte-Foy (Québec) - G2G 1C1 - (418) 877-3110